

MOULOU ABA [\*]

## Scientificité et économie [\*\*]

### INTRODUCTION

Nous avons juxtaposé les deux notions de l'intitulé de l'exposé pour éviter l'approche qui consisterait à appliquer les résultats de la philosophie des sciences à l'économie politique. Bien que notre approche soit encore partielle, notre intention n'est pas de faire de l'économie un prolongement de la philosophie des sciences.

La difficulté de notre démarche résulte de la conception de la science communément admise, qui sépare les objets entre eux et les isole de leur environnement social ainsi que du sujet/observateur membre d'une société et d'une culture hic et nunc.

C'est la raison pour laquelle dans la première partie :

- nous partirons de la définition large de la science comme "connaissance outillée", que nous empruntons à J. A. SCHUMPETER.
- nous verrons que cette conception nous permettra de reformuler ou de préciser le concept de science, tel qu'il se dégage de la pratique réelle des savants.

Le lien avec la deuxième partie est obtenu par la clarification de notre souci de ne pas faire de l'économie un prolongement de la Philosophie.

Il ne peut en être ainsi parce que tout d'abord il y a l'insuffisance de notre culture philosophique ; ensuite parce qu'une des hypothèses qui pourrait se dégager d'un approfondissement du sujet consiste à montrer que la catégorie économique est un élément central de la pensée moderne.

Notre préoccupation est l'importance de l'économique pour la modernité, c'est à dire de l'"idéologie économique" (Louis DUMONT). Elle constitue une pièce essentielle des croyances modernes.

Cet élément ne peut être déduit de ce qui précédait en raison de son caractère exceptionnel et récent ; c'est-à-dire que l'"existence définie et séparée" de l'économie est propre à la modernité. Ne peut-on pas espérer que cette catégorie éclaire "notre" savoir.

Enfin, en guise de perspective, nous verrons que la primauté de la vue économique demande à être respectée dans le cas moderne, mais cela n'implique nullement qu'au plan général, l'économie doive se subordonner les autres pratiques sociales.

## I. LA CARACTERISATION DE LA "SCIENCE NORMALE"

La science normale est selon KUHN, l'activité de recherche basée sur un ou plusieurs accomplissements passés, que les savants jugent suffisants pour engendrer une tradition de recherche.

Nous essaierons de montrer que la caractérisation de la science normale indique que le concept de science est variable en fonction des époques historiques et de l'idéologie tissée par la société considérée.

Afin d'éviter tout malentendu, il doit être clair que notre objet n'est pas de critiquer la science, mais de mieux cerner les règles qui devraient lier les membres d'une même communauté scientifique. C'est la variabilité des règles qui exprime la variabilité de la science.

Le développement des sciences sociales et en particulier le problème de leur formation pose la question de savoir si l'emprunt des modèles des sciences de la nature n'induit pas des difficultés.

Déjà en 1950, SCHUMPETER admettait implicitement que la réduction de la science en général à la physique-mathématique ne pouvait être d'aucune utilité pour définir la science économique. Il proposa une définition plus large : la science est une connaissance outillée.

Cette conception insiste sur l'idée de progrès : est scientifique un discours qui tend à améliorer l'état des connaissances et des solutions qui existent déjà, et qui ont été constituées par les auteurs antérieurs. L'adoption par un groupe de spécialistes d'un même "paradigme", conduit, à une précision de l'activité scientifique impensable auparavant.

Un paradigme correspond à l'ensemble des performances qui répondent à la définition de la science normale, c'est-à-dire aux solutions exemplaires qui vont constituer une norme pour l'étude et l'affinement de certains problèmes (que le paradigme ou modèle indique comme particulièrement révélateurs, c'est-à-dire qu'ils possèdent une solution).

- L'origine de la science comme accumulation de connaissances trouve ici son fondement.

- Cette définition possède en outre un double avantage :

1. Un gain de temps : Une des caractéristiques de la science normale n'est pas de découvrir des faits nouveaux, ni d'inventer des théories nouvelles. Les faits et les explications qui ne cadrent pas avec la boîte préformée et inflexible fournie par le paradigme et destinée à forcer la nature à prendre ses contours sont éliminés, (tout au moins pour un certain temps).

Son objet est d'améliorer la connaissance des faits et des théories fournis par le paradigme.

Le chercheur peut alors se concentrer sur les problèmes considérés comme essentiels et améliorer les solutions fournies par le paradigme. (KUHN, parle alors d'opération de nettoyage pour caractériser la pratique scientifique).

Lorsque l'étudiant mène sa recherche, il devrait pouvoir disposer d'un minimum d'outils, de faits, de méthodes qui pourraient l'aider. Il n'y a malheureusement rien de tel en sciences sociales, c'est la raison pour laquelle il semble prématuré de traiter les disciplines qui étudient l'homme et la société, de sciences [1].

2. Cette définition est suffisamment large pour englober les mythes et croyances des sociétés dites primitives [2].

Le sorcier qui utilise des outils ou techniques dont le public ignore la formation et le maniement, peut être envisagé comme un spécialiste qui utilise un vocabulaire ésotérique.

Une autre raison nous conduit à intégrer ce savoir dans la définition large de la science : le savoir moderne n'est pas supérieur à la connaissance traditionnelle, sous prétexte qu'il est plus récent. S'il n'en était pas ainsi, nous aurions une conception strictement cumulative de la science.

Or, nous considérons que l'évolution de la science suit un cheminement plus complexe que celui d'un accroissement des connaissances. Le concept de science serait éternel et absolu, donc invariable.

Ce jugement ne résiste pas au bon sens :

- Si on évacue les mythes et croyances de la définition de la science, tout un aspect de la science qui n'est pas strictement, scientifique, mais qui lui est indispensable disparaît. Que ce soit le mythe ou la science, cet aspect ne fait que traduire le fait que nous utilisons les mêmes catégories de notre cerveau.

- Si on garde les mythes, alors on ne peut plus maintenir l'idée d'un développement linéaire ou cumulatif de la science, puisqu'alors elle présenterait des contenus de connaissance incompatibles.

Un paradigme ne peut s'imposer que parce qu'il s'appuie sur un ensemble de croyances ou de visions du monde, la question est alors de savoir pourquoi et comment une vision du monde parvient à s'imposer.

Le processus de production des connaissances ne peut se présenter comme un pur accroissement du savoir, car même indépendamment de la prise en considération de la question de ce qui légitime tels problèmes et telles solutions, le concept de "science moderne" ou "empirique" s'est constitué voici plus de six siècles en éliminant les faits, théories et méthodes incompatibles avec les problèmes jugés pertinents par la théorie-paradigme (qui n'a retenu que les données vérifiées/vérifiables).

Ce qui aiguise la curiosité des scientifiques, c'est la résolution d'énigmes, c'est-à-dire la recherche et l'obtention de nouvelles voies pour parvenir à ou aux solutions données par le paradigme.

De la haute Antiquité, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, aucune théorie ne s'imposa en tant que paradigme dans les sciences naturelles et en médecine. Chaque école ou cénacle était relativement libre de choisir les observations et expériences appuyant sa théorie, puisqu'il n'y avait pas encore un ensemble standard de méthodes et de phénomènes qui aurait pu être employés et expliqués. Il y avait absence de consensus sur la nature des phénomènes observés.

Un paradigme est une promesse de succès et bien qu'une telle théorie puisse mieux réussir que ses concurrentes, ce succès ne peut être définitif. "Pour être acceptée comme paradigme, une théorie doit sembler meilleure que ses concurrentes mais il n'est pas nécessaire qu'elle explique (en fait elle n'explique jamais) tous les faits auxquels elle peut se trouver confrontée" [3].

Lorsqu'une anomalie persiste, l'ancien paradigme doit s'effacer et laisser place au nouveau, c'est-à-dire qu'il y a passage à une nouvelle conception de la science.

Le débat porte alors sur les règles, qui indiquent aux chercheurs la nature du monde et des entités qu'il contient. Tant que la science normale avance sans difficulté durable, le groupe de scientifiques acceptent sans se poser de questions les diverses solutions mises au point par le modèle.

Une deuxième chose peut être mentionnée, qui était déjà présente implicitement dans ce qui précède. La définition de la science moderne ne résulte pas du suivi d'un plan rationnel ; un élément arbitraire (tel fait plutôt que tel autre) est la condition du développement d'une tradition de recherche et de la possibilité de son dépassement.

## II. LA CATEGORIE ECONOMIQUE

Le but poursuivi dans cette partie est de dégager l'importance de la catégorie économique dans la représentation que la société se donne d'elle-même ; de dégager le caractère exceptionnel de l'existence définie et séparée de l'économie".

Ces deux aspects sont passés inaperçus en raison de la conception de la science communément admise, qui brouille les rapports entre le développement des activités de connaissances spécialisées et les formes générales de la conscience.

Notre hypothèse est qu'il existe une relation entre la caractérisation de l'activité scientifique et l'importance de la catégorie économique dans le monde moderne, puisque la tâche de l'économie consiste à penser le monde dans son immédiateté, sa transparence.

Nous sommes par là-même conduit à la relation entre la modernité et la catégorie économique. La modernité, c'est la tentative d'abolir la

séparation entre la société et ce lieu "extérieur" dans lequel elle va puiser ses significations, c'est-à-dire le complément à sa cohérence.

Notre réflexion nous conduit à mettre en évidence la "représentation collective", c'est-à-dire d'ajouter "aux représentations conscientes leur relation nécessaire mais inexprimée".

Tant que nous restons à l'intérieur du paradigme moderne, il nous est impossible de saisir l'unité de la culture et du savoir modernes, en raison de la morcellisation des connaissances. KUHN, considère que les manuels nous apportent des renseignements sur l'activité théorique ; les faits, les méthodes, mais rarement sur les origines d'une tradition de recherche. Maintenant si l'économie ne nous dit rien sur les conditions de sa formation, il nous faut suivre la démarche de Louis DUMONT, c'est-à-dire nous tourner vers l'étude de l'idéologie moderne ou l'économie constitue un élément fondamental de ce qui est cru, pensé et agi.

L'existence d'un point d'appui extérieur permis par la comparaison, permettra de mieux répondre à notre interrogation. Il nous faut étudier une société moderne un peu comme on le ferait pour une société moins rationnelle.

Il y a donc inversion de perspective puisque l'analyse comparative consiste à rendre compte du cas moderne à partir du cas non moderne. (C'est la différence entre "eux" et "nous" qui rend possible le retour sur "nous-mêmes" ou culture moderne).

L'existence du cadre comparatif implique de ne pas trop accentuer la différence entre le "cas civilisé" et le "cas non civilisé".

En effet, dans toute société nous avons une opposition hiérarchique entre modernité et tradition. C'est l'insistance sur la hiérarchie des valeurs qui permet l'insistance sur la différence principale, et qui rend possible ce retour sur "nous-mêmes".

Dans une société traditionnelle, la valorisation porte sur le tout. Cette orientation des valeurs est le holisme. Inverser la perspective revient à identifier cette totalité faite d'un seul élément, l'individu.

L'individualisme est une valeur sociale et non un trait qui se serait amplifié avec le développement du capitalisme. L'individu prend le relais de la totalité, c'est-à-dire que la totalité sociale délègue à l'individu la capacité d'instituer des valeurs.

L'idéologie moderne se révèle non seulement par contraste, mais par l'apparition récente de la catégorie économique (l'économie a joué un rôle central dans ce mouvement de substitution de l'individu au holisme). L'expression d'"idéologie économique" traduit alors le fait que l'économique est un élément fondamental de "ce qui est pensé, cru, agi".

Tant que nous restons à l'intérieur de l'idéologie moderne, il peut sembler que l'économie soit le reflet de ce qui est perçu et donc que

ses connaissances sont cumulatives. "L'existence, finie et séparée" de l'économie politique est un mouvement préparé de longue date ; son importance, repose sur un ensemble de croyances fondatrices. Son caractère exceptionnel est appréhendé grâce à la combinaison de l'histoire économique et de l'anthropologie sociale.

Le recours aux données de l'anthropologie signifie que ce regard peut nous apprendre bien des choses, notamment que toutes les formes de conscience sont semblables : elles peuvent opérer sans valeurs, croyances, en un mot sans grille de lecture, à partir de laquelle elles prennent connaissance du donné.

Il en résulte que le savoir évolue beaucoup moins par accumulation, mais beaucoup plus par un échange incessant entre les constructions du passé et du présent.

Nous pouvons tenter de répondre à l'objet de cette partie.

### **1. L'économie politique est un ensemble d'idées et de croyances :**

- L'idéologie économique signifie que toute connaissance est dépendante à l'égard d'une société hic et nunc. Toute société est mythique/réelle, c'est-à-dire jeux d'interactions économiques/utilitaires ("gesellschaft"), mais aussi communauté ("gemeinschaft") et que toute communauté comporte du mythe.

- Il en résulte que si l'économie est une science, les mêmes constructions mentales président aussi bien aux théories scientifiques qu'aux mythes (les valeurs bien que n'ayant pas leur origine dans la science, sont nécessaires à sa pratique).

- L'économie comporte un message à caractère moral comme nous le verrons, mais auparavant mentionnons l'apport de Cornélius GASTORIADIS.

L'autonomie modernité équivaut - selon cet auteur – à "l'intériorisation" du lieu extérieur (divin, moralité) et non à sa suppression. La modernité industrielle est une tentative sans cesse renouvelée et chaque fois mise en échec de penser la transparence sociale. (Le marché substitue aux rapports impersonnels dont est constituée la société, une relation entre chaque individu et le niveau collectif - anonyme ; ce qui rend son étude scientifique possible).

- La cohérence du domaine économique - rendu possible par l'instauration du schéma un-tous, devait être orientée au bien commun (il s'agit du caractère moral dont nous avons parlé).

### **2. Le caractère exceptionnel de l'économie politique :**

Ce caractère réside tout d'abord dans l'invention de l'individu, (il s'agit de l'individu moral, autonome donc non social tel qu'il se rencontre dans le monde moderne, et non pas de l'individu empirique, échantillon indivisible du genre humain).

La force de l'organisation économique moderne du social est d'être selon l'expression de Marc GUILLAUME, un "système de croyances" ou encore une "religion civile" (J. J. Rousseau). Cette organisation économique est une singularité dans l'histoire des civilisations, car d'abord elle invente l'individu : il s'agit d'un individu qui croit pouvoir mesurer le monde non pas à travers la communauté dont il n'est qu'un élément parfaitement négligeable, mais à travers lui-même. Et qui, de plus, croit pouvoir mesurer ce monde d'une manière fonctionnelle, c'est-à-dire en termes de besoins d'objectifs et de moyens. Pour en arriver là, il faut toute une alchimie de croyances fondatrices<sup>[4]</sup> (par exemple, le nouveau Covenant de Grâce de 1610-1630, qui signifie que la société est instituée pour sauver l'homme ; l'idée de l'homo-oeconomicus à partir de Smith).

L'auteur ajoute une réflexion importante, qui justifie quelque peu notre exposé : "la modernité industrielle commence quand ces nouvelles croyances s'installent. Et la face cachée de l'économie peut se dévoiler quand on essaye de répondre à la question : "Pourquoi y croit-on ?"

<sup>[5]</sup>.

L'idéologie économique traduit d'abord le fait que les rapports entre les hommes sont compris comme des rapports entre des choses : "Le grand récit économique, la vision fonctionnaliste du monde se sont bâtis sur cette volonté d'ignorer (...) ce qui est spécifiquement humain"<sup>[6]</sup>. C'est ce qui conduit C. CASTORIADIS, dans "L'institution imaginaire de la société", à penser que le monde moderne relève autant de l'imaginaire que n'importe quelle culture archaïque. Ceci correspond au fait que nous venons de mentionner, à savoir, que les rapports entre les hommes sont pensés comme des rapports à des choses.

Le caractère exceptionnel de l'économie s'explique aussi ainsi : La séparation des aspects économiques du tissu social et leur reconstruction en un domaine autonome auquel on accorde une grande importance est extraordinaire par rapport à ce qui a précédé. (Il est erroné de voir dans l'économie, ce qui était toujours là mais que l'insuffisance de notre savoir nous empêcher de voir).

L'économie de marché (le système auto-régulateur des marchés), est précédée par la société de marché : ceci signifie la mise en vente de tous les facteurs qui entrent dans la production, (ce qui présuppose la destruction des liens sociaux qui interdisent ou entravent la libre circulation de la force de travail, comme par exemple les lois du domicile ; la terre doit pouvoir être l'objet de transaction).

Il en résulte que l'apparition de l'économie de marché nécessite une modification de la représentation de la société par elle-même. La démarche de SMITH est exemplaire de ce point de vue puisqu'il considère que l'échange précède la division du travail. Cette inversion lui permet de critiquer et de dépasser les théories du contrat social faisant reposer l'harmonie sociale, c'est-à-dire l'intérêt général de l'existence de la figure de l'homme d'Etat ou du législateur qui veille sur le peuple. Le couplage de l'histoire et de l'anthropologie souhaité par K.

POLANYI, montre que jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle les formes de la vie industrielle de l'Europe agricole n'ont guère différé de ce qu'elles avaient été plusieurs milliers d'années auparavant, les méthodes agricoles ont été les mêmes.

Le couplage montre aussi que les variétés d'hommes que l'humanité a connu étaient essentiellement des variétés sociales (et non un individu mû par le mobile du gain) ; l'important dans les sociétés traditionnelles c'est l'inaltérabilité des conditions nécessaires à la survie de la société humaine.

Dans les sociétés traditionnelles, l'économique est une simple fonction de l'organisation sociale, l'homme agit de manière, non pas à protéger son intérêt individuel et à posséder des biens matériels, mais de manière à garantir sa position sociale, ses droits sociaux, ses avantages sociaux. L'ordre de la production et de la distribution est assuré par le principe de la réciprocité et de la centralité.

La réciprocité signifie que tout échange dans un sens entraîne un échange en sens inverse.

Le principe de la centralité implique l'emmagasiner et le stockage des produits de l'activité de production par le chef du village ou de la communauté afin de pouvoir être redistribués lors des cérémonies religieuses ou de fêtes ; de façon à ne donner à personne l'occasion d'éprouver du ressentiment envers d'autres membres de la société.

Il existe un autre principe qui joua un rôle extrêmement important pour une période plus récente de l'histoire de l'humanité (mode de production féodal), il s'agit du principe de "l'administration domestique" qui repose sur le modèle du groupe fermé ou autarcique (château, manoir, famille). C'est-à-dire que chaque unité élémentaire de production subvient à l'ensemble de ses besoins (production de valeurs d'usage).

Ces principes peuvent se combiner ou opérer indépendamment les uns des autres.

## **CONCLUSION**

### **1. Perspectives :**

Il semble que l'autonomie (puisque l'économie peut être interprétée comme une réponse au problème de l'auto-institution de la société) n'implique nullement la fin de la séparation ou division sociale ou encore de ce que nous avons appelé le rapport "un-tous".

De plus, cette autonomie n'est jamais achevée. Il y a donc implicitement une critique des théories qui prétendent définir une fois pour toutes le sens de l'aventure humaine.

Un autre résultat réside dans l'importance du cadre comparatif (holisme, individualisme, hiérarchie) qui n'est plus marqué d'origine



moderne, ce qui le rend plus apte à traduire des réalités non occidentales.

Au plan économique, nous avons essayé de montrer les contraintes qui pèsent sur la formation de l'économique. Ces contraintes demandent à être respectées (nous pourrions relever des expériences récentes de développement où l'inversion de la hiérarchie des valeurs a entraîné des problèmes plus graves que ceux qui devaient être résolus). Il n'en demeure pas moins qu'au plan général ou social, le développement moderne doit être englobé dans le cadre de l'évolution générale (essentiellement holiste) des sociétés.

## **2. Hypothèse :**

Les sciences sociales qui sont - de l'avis des philosophes de la science - toujours en train de se constituer, peuvent contribuer à la reformulation du concept de la science.

Ce résultat correspond d'ailleurs à l'intime conviction de J. P. DUPUY, qui considère que certains des progrès enregistrés par les sciences de la nature ont pu se concrétiser grâce à l'apport des auteurs qui ont donné naissance à l'économie politique.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **Ouvrages :**

MARK BLANG : La méthodologie économique, *Economica*, 1982 pour la traduction Française.

THOMAS-S-KUHN : La structure des révolutions scientifiques, Flammarion, 1983. Cette traduction correspond à la nouvelle édition augmentée de 1970 (1ère édition 1962).

LOUIS DUMONT : *Homo requalis*, 1976, Gallimard *Essais sur l'Individualisme*, 1983, Seuil.

JEAN PIERRE DUPUY : *Ordres et désordres, enquête sur un nouveau paradigme*. Seuil, 1982. *L'économie de la morale et la morale de l'économie CEREBE*, 1977.

EDGAR MORIN : *Pour sortir du XXe siècle*, F. NATHAN, 1981. *Science avec conscience* FAYARD. 1982.

JEAN PIAGET : *Logique et connaissance scientifique*. La direction de J. PIAGET, la pléiade ; 1966. *L'Épistémologie des sciences humaines*, Gallimard.

KARL POLANYI : *La grande transformation*, Gallimard, 1983 pour la traduction Française, 1ère parution 1944.

JOSEPH. A. SCHUMPETER : *Histoire de l'analyse économique*, Tome premier, l'ère des fondateurs 1983, Gallimard (pour la traduction Française).

### **Articles :**

- DOSSIER "MYTHE ET SCIENCE" in : La Recherche n° 133, Mai 1982.
- "DÉCOUVERTE DE L'ÉCONOMIE" in : Cahiers Français, Découverte de l'économie, Tome 2. Les grilles de lecture n° 217 Juillet - Septembre 1984.
- MARC GUILLAUME : "L'économie, science inhumaine", entretien au Monde Aujourd'hui, Dim 22 - Lundi 23 Avril 1984.

## Notes

---

**[\*]** Enseignant à l'Institut des Sciences Economiques  
Université -Tizi-Ouzou

**[\*\*]** Article réalisé en 1984.

**[1]** "La science de la société n'existe pas encore ; il y a  
la fausse science qui prétend

**[2]** Dont on exagère les différences avec les sociétés  
modernes, selon l'économiste K. POLANYI.

**[3]** Thomas KUHN : La structure des révolutions  
scientifiques, p. 39.

**[4]** Marc GUILLAUME : L'économie science inhumaine.

**[5]** Marc GUILLAUME : Ibidem.

**[6]** Marc GUILLAUME : Ibid.